

NOTES D'ÉPIGRAPHIE PALMYRÉNIENNE

Extrait de la *REVUE BIBLIQUE*

Les inscriptions palmyréniennes qui suivent, continuent la série de petits documents épigraphiques dont j'avais commencé la publication dans la revue arabe *Al-Machriq* 1900 (1). Des retards imprévus m'ayant empêché de présenter ces documents à nos lecteurs orientaux, il se peut que plusieurs d'entre eux aient été, à mon insu, déjà publiés dans les revues d'Europe.

1. — Chez M. Elias Mas'ad, à Homs. Photographie (2). Estampage du R. P. Lamens. — Bustes géminés. A droite, un homme de face, barbu, nu-tête, drapé dans



une toge (3). A gauche, un jeune homme de face, imberbe, nu-tête, également drapé dans une toge; de la main gauche il tient une palme. Travail grossier; l'oreille gauche

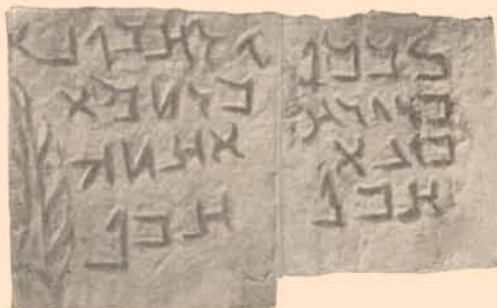
(1) Cf. Lidzbarski, *Ephemeris f. semit. Epigraphik*, I, 2, p. 205; *Répertoire d'épigraph. sémit.* publié par la commission du CIS., I, p. 35. — Dans la suite de ces notes, *Ephem.* désignera la première de ces publications, *RES.* la seconde.

(2) Les photographies des bustes de Homs ont été tirées par un artiste maladroit, barbier et dentiste de profession! On voudra bien ne pas être trop exigeant à leur endroit et les accepter comme simple moyen de contrôle, soit pour les descriptions, soit pour les lectures.

(3) Ce terme appliqué au costume des Palmyréniens, n'a qu'une valeur conventionnelle. D'autres préféreraient, et peut-être avec raison, le mot d'*himation*. Cf. à ce sujet les judicieuses remarques de M. Treu *apud Palmyrenisches* de J. Mordtmann, 1899, p. 13.



du jeune homme, démesurément grande, ne doit cependant pas être une simple madresse, mais plutôt la reproduction plus ou moins fidèle d'un défaut physique. — Écriture cursive anguleuse, très négligée.



B)	ירחבונא	<i>Iarhibonné,</i>	A)	בבו	?
	בר תמא	<i>fls de Tammá,</i>		בר ירח	<i>fls de Iarhi-</i>
	אחא	<i>sa sœur,</i>		בונא	<i>bonné,</i>
	חבל	<i>hélas!</i>		חבל	<i>hélas!</i>

A) lig. 1. — La première lettre est difficile à déterminer, vu la série de caractères de forme sensiblement pareille dont elle fait partie. Nous n'avons d'ailleurs qu'un choix limité : ב, כ ou tout au plus ק. Les deux lettres suivantes peuvent être des ב ou des כ; la dernière est sûrement un י malgré le petit trait, évidemment accidentel, qui coupe horizontalement l'extrémité inférieure de sa haste. De toutes les combinaisons possibles résultant du mélange de ces lettres, on peut signaler comme les moins invraisemblables : 1° בככו (cf. ܩܒܩܩ, surnom d'une tribu arabe : Wüstenfeld, *Register* s. v.); 2° כככו *scriptio defectiva* possible, mais sans répondant connu de כוככו, ככככ; 3° כככו, dont on pourrait rapprocher le nom propre palmyrénien ככא (1) et ככא, n. pr. phénicien *masculin* (2). La forme כככו serait alors à ככא comme הגי, n. pr. palmyrénien et autres formes courtes du même thème (3) sont à הגגי et à הגגגא, n. propres également palmyréniens. Cette lecture est assez probable, et c'est celle qui est adoptée, à titre hypothétique, dans la suite de ce commentaire. Enfin 4° קככו, qui serait une forme

(1) Mordtmann (Senior), *Neue Beiträge z. Kunde Palmyr.*, n° 91; lecture mise en doute par M. Lidzbarski dans son *Handbuch der nordsem. Epigraph.* s. v. — Sigles de ce dernier ouvrage : NE.

(2) CIS., I, n° 66 et 85.

(3) NE., p. 270, col. a, A b, et cf., comme le fait justement remarquer M. H. Derembourg (*RES*, I, n° 155), le nom du prophète חגי אֶלְיָאֵן, ainsi que le n. pr. biblique plus ancien חגי (*Gen.* XLVI, 16; *Num.* XXVI, 15).

nabatéenne du nom de Κομβάδος, personnage jouant un grand rôle dans les légendes de basse époque du temple d'Hiérapolis (1). Il est vrai que la première lettre de l'épigraphie ne se rapproche guère de la forme classique du ק palmyrénien; cependant elle peut être utilement comparée au ק d'une inscription publiée par M. J. Mordtmann (2), où elle forme l'initiale du nom propre קלִישָׁא, qu'on a justement assimilé à Κλεοπᾶς-Cleophas.

Lig. 2-3. — La première lecture qui se présente à l'esprit est ירהבולא, n. pr. masc. fréquent. Cependant l'avant-dernière lettre du mot est manifestement un ז, comme il appert de sa comparaison avec les ה des deux הבל.

Le théophore *Iarhibónné* est donc le pendant exact de בונא = βωννέης, bien connu (3) : le dieu בול y est remplacé par ירהבול *Iarhiból*, divinité de Palmyre également bien connue, dont le nom a été quelquefois relevé à l'état isolé, alors que בול n'apparaît jusqu'ici qu'en composition, dans les théophores (4).

B) lig. 2. — תבא *Tammá* est déjà connu par quelques inscriptions palmyréniennes, comme n. pr. féminin (5). Le personnage de gauche se rattache donc à sa mère, fait rare dans l'épigraphie sémitique (6), et d'une façon spéciale à Palmyre (7). Il est peut-être justifié ici par

(1) Pseudo-Lucien, *De dea Syria*. KABBEOΣ de Waddington 2466, pourrait également se rattacher au thème קבב, et il faudrait probablement corriger le douteux KOFABA... du même recueil, 2199, en KOBABA [Σ] (= Κομβάδας).

(2) *Palmyrenisches*, p. 12. Cf. *Ephem.*, I, p. 79.

(3) *NE.* s. v. L'explication de בונא par בול + ננא contracté en נא est plausible (cf. Sachau, *ZDMG.* 1881, p. 735), et c'est avec raison que M. l'abbé Chabot la fait servir à l'analyse du n. pr. בני (= בל + נא). Cf. *Journal Asiat.* 1900, II, p. 250, note 1, et Waddington 2568 f: βέννος.

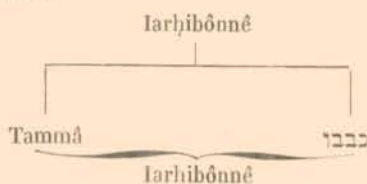
(4) Cf. Mordtmann, *op. cit.*, p. 40, n° 4; 44, n° 11. La vraie nature de *Iarhiból* vient d'être déterminée par les représentations d'une tessère palmyrénienne à épigraphes, où ce dieu fait partie d'une triade qu'on ne connaissait jusqu'ici que par un bas-relief de Homș (*Revue Archéol.* 1902, 3^e cahier). Ce précieux document, unique en son genre, sera présenté un jour aux lecteurs de la *RB.*, si son heureux possesseur veut bien m'autoriser à le publier et à le commenter.

(5) Cf. *NE.* s. v. et p. 503; Clermont-Ganneau, *Recueil...*, III, p. 183; *Ephem.*, I, p. 85; Müller, *Palmyren. Inschriftl.*, 1898, n° 34. M. Chabot, *op. c.*, p. 265 a mis en doute la lecture תבא de M. Müller, qu'il propose de remplacer par תבא, mais ce doute n'a pas été reproduit jusqu'ici par le *RES.*, et avec raison, comme on le verra dans un prochain article. Grâce à l'obligeance de M. F. Bernard, aujourd'hui en possession de l'original du monument, je pourrai en reproduire à nouveau l'épigraphie, réellement instructive au point de vue calligraphique.

(6) Cf. *NE.*, p. 136, 499.

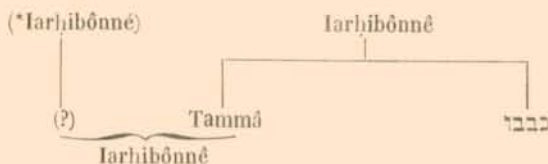
(7) Cf. le même fait au n° 44 de Müller, *op. c.* Il est curieux de rencontrer ici le fils d'une femme nommée תבא, sans autre indication généalogique. Si ce בוקיבו était vraiment le frère de notre ירהבונא, l'on comprendrait que *Tammá* ait été portée à exhiler ses regrets maternels réitérés dans l'épithète בישת גדא que lui donne l'inscription. — Sur un cas de

une observation que confirme, dans une certaine mesure, la grande ressemblance des deux types sculptés. En effet, si l'on rapporte le suffixe pronominal de ארתה au personnage barbu, et que l'on adopte la généalogie suivante :



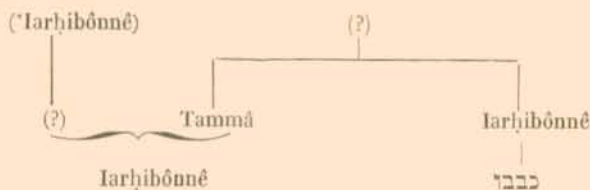
Tammá étant à la fois sœur et femme de כבבוי, la suppression du nom paternel allait de soi. Il n'y a là rien d'impossible; la chose semble même singulièrement confirmée par ce fait *usuel* à Palmyre que le petit-fils porte le nom du grand-père *paternel* : je n'insiste pas.

Si *Tammá*, selon toute probabilité, a eu un autre mari que son propre frère :



on s'expliquerait l'omission du nom, à nous inconnu, de ce personnage, peut-être mort avant son jeune fils (1), en supposant que les bustes funéraires avaient été faits aux frais de la famille de כבבוי.

La même supposition serait valable, au cas où le tableau généalogique devrait être le suivant :



Le jeune homme serait alors, non plus le neveu, mais le cousin de כבבוי. C'est encore une solution plausible, malgré la différence des âges. La ressemblance des traits des deux figures ne s'y opposerait pas

généalogie, encore plus curieux, se poursuivant par les noms maternels, cf. Chabot, *op. c.*, p. 270.

(1) Cette circonstance, fort vraisemblable puisqu'elle pourrait à elle seule expliquer l'omission du nom du père de *Iarhibōnné* jeune, prêterait un nouveau degré de probabilité à la fraternité de ce dernier et du fils de la malheureuse *Tammá*, dont nous avons précédemment parlé.

davantage; de plus, le suffixe de אהתה pourrait bien se rapporter plutôt à *Iarhibonné*, père de כבבי, qu'à ce dernier, trop éloigné, *grammaticalement parlant*.

2. — Chez M. Salim Effendi Khoury, à Homs. Photographie. Trois estampages dont l'un du R. P. Lammens, les deux autres du R. P. Dupoux. — Buste d'homme barbu, nu-tête, drapé dans une toge, se détachant, suivant une ornementation très commune



sur les monuments funéraires de Palmyre, sur un fond de draperie fixé à chacune de ses deux extrémités supérieures par une fibule en rosace ou à cercles concentriques, qui retient une palme formant encadrement. Dans le champ de cet encadrement, un petit texte de trois lignes verticales : disposition commandée par les conditions du champ et la longueur des lignes. A signaler encore la bague passée au petit doigt de la main droite, laquelle tient une palme. Travail assez grossier. Lecture facile et certaine, malgré la forme négligée des lettres : on remarquera en particulier, à la première ligne, la jonction du γ et du β .



עבד עתא
בר שלמן
הבל

'Abd'athé
fils de Salman,
hélas!

Abd'athé est peut-être nouveau dans l'onomastique de Palmyre (1), mais n'offre absolument rien d'inattendu, vu la multiplicité et la fréquence de théophores formés par le nom divin עתה et ses variantes purement orthographiques עתא et עתי, lesquelles répondent toutes à la prononciation אֶתְה *Athé* (2). C'est pourquoi il a été transcrit avec la finale *é* plutôt qu'avec *d*. Il serait trop long de développer ici les nombreuses raisons qui conduisent à assimiler entre elles ces diverses formes, et, par suite, à voir dans la divinité qu'elles représentent une seule et même personnalité *féminine* (3).

נ. שִׁלְבִין n. pr. masc. très connu, relevé aussi dans des textes grecs.

3. — Chez M. Hammaoui, à Homs. Photographie et trois estampages des mêmes. — Bustes géminés. A droite, une femme en relief sur un fond pareil à celui qui a été décrit sous le n° 2. Elle est de face, voilée, parée de boucles d'oreilles, dont la photographie, mal venue, ne permet pas de distinguer la forme exacte; autour du



cou elle porte un collier composé d'unités arrondies, et au bras droit un bracelet. A gauche, un homme imberbe ou plutôt rasé, nu-tête, d'un âge avancé, si l'on en juge par les plis du bas des joues et du menton, drapé dans une toge. Dans le champ, à gauche de la palme de gauche, inscription A; à droite, inscription B.

(1) Cf. *NE.* s. v.; *Ephem.*, I, p. 80; *Palmyrenisches*, p. 29, n° 4. Inutile de rappeler que, travaillant en Orient, nos ressources bibliographiques sont généralement très bornées.

(2) Cf. Nöldeke, *ZDMG*, 1870, p. 91-2; 1888, p. 473.

(3) Voir, en attendant, *NE.* sous עתה. — Sur une opinion sensiblement différente, quoique dubitative, cf. Clermont-Ganneau, *Rec.*, III, 169, 171. *Contra* encore *Ephem.* I, p. 84. Le R. P. Lagrange, *RB.* 1901, p. 557, voit dans עתה (= עתא = עתי) un dieu qu'il identifie, à la suite de MM. Ed. Meyer et Hommel, avec Attis le phrygien.



A) ירחי
בר ענא
חבל

Iarhai,
fls de 'Aggā,
hélas!



B) בליא
ברתה
חבל

Balyā,
sa fille,
hélas!

A) Les deux noms propres sont connus (1).

B) lig. 1. — La lecture בליא est certaine : la forme *Ballia* (ou *Balia*), nom d'une servante de Pilate dans un récit apocryphe de la Passion, *pourrait* donc n'être pas à corriger en BAAIA = בעיא, comme l'avait ingénieusement conjecturé M. Clermont-Ganneau et adopté, à sa suite, M. l'abbé Chabot (2).

Quoi qu'il en soit, בליא est une forme matériellement hors de conteste. A quoi la rattacher et comment la transcrire? La solution la plus tentante serait d'y voir un hypocoristique de théophore formé par בל,

(1) *Iarhai*, hypocoristique de ירחבולא, répond à *Ἰλιόδορος* dans une inscription palmyrénienne trouvée à Rome (cf. J. Mordtmann, *op. c.*, p. 45). J'aurai l'occasion de revenir sur cette intéressante équation.

(2) Cf. *Rec.*, III, p. 165-6; Chabot, *JA.* 1898, II, 77-78. L'explication que le texte latin donne de *Ballia*, *quærens*, justifiait évidemment de tous points la correction proposée par ces deux savants; mais la coexistence des deux formes בעיא et בליא pourrait aujourd'hui rendre suffisamment compte de la confusion entre *Ballia* et *quærens*. En effet, supposons d'abord un original syriaque et un traducteur occidental peu familiarisé avec l'onomas-tique araméenne. Ce dernier aurait demandé à un Syrien la signification de ححبا; celui-ci, y voyant plutôt ححما, aurait répondu : *quærens*, sans peut-être même se soucier qu'il avait affaire à un nom propre. Sur ce, le traducteur aurait écrit *Ballia* ou *Balia* comme il lisait ce nom dans le manuscrit syriaque, tout en reproduisant l'interprétation de son garant. Supposons, en second lieu, un original grec et un traducteur ignorant le syriaque : le même Syrien, interrogé sur BAAAIA ou BAAIA, aurait lu et expliqué comme précédemment; mais le traducteur, qui ne pouvait guère lire que BAAAIA ou BAAIA, aurait enregistré l'interprétation donnée, tout en conservant sa propre lecture. Des deux hypothèses, la seconde est de beaucoup la plus vraisemblable.

ou d'une façon plus précise un pendant de ΑΘΑΙΑ (1), que l'on a transcrit עתי, alors que la finale grecque de ce n. pr. féminin pouvait appartenir à la forme originale même, עתיא. Cependant la vocalisation de la première syllabe dans *Ballia* ou *Balia* rend cette solution un peu hasardée : il eût fallu avoir *Bellia* ou *Bélia*. S'il était nécessaire de l'adopter sans réserve, la correction de *Ballia* en ΒΑΙΑ (حمى) s'imposerait absolument pour le récit apocryphe invoqué.

Il convient donc de maintenir la vocalisation en *a* de la première syllabe et de rattacher בליא au thème sémitique בלה, בלא, בלי, qui, aux participes de la forme *gal*, offre en araméen : *ܟܚܢܐ* *inveterascens* et *ܟܚܢܐ* *vetus* (cf. le surnom latin *Vetula* et peut-être le biblique בלהה, nom de la mère de Dan et de Nephtali, *Gen.* xxx, 3; etc.). La transcription exacte du nom serait *Bályá* ou préférablement *Balyá*, offrant toutes les garanties désirables de probabilité. Nous possédons d'ailleurs deux points d'appui qui achèvent de justifier nos conjectures : c'est d'abord le nom de *Balai*, célèbre poète syrien de la fin du iv^e siècle, disciple de saint Ephrem et inventeur du mètre de cinq syllabes (2); ensuite بلي, nom d'une tribu arabe (3). Ce double rapprochement écarte définitivement la transcription *Bellia* et démontre une dernière fois que la confusion entre *ܟܚܢܐ* (si ce n. pr. a jamais existé) et *ܟܚܢܐ* ou *ܟܚܢܐ* a réellement pu avoir lieu, comme nous l'avons soutenu. בליא n. pr. araméen féminin, avec le sens très probable de « vieille » ou de « vieillie », doit donc, ce semble, prendre désormais place dans nos vocabulaires épigraphiques.

Lig. 2. — Il faut évidemment lire ברחה, *sa fille*, malgré les apparences insolites du premier caractère. Le champ de cette lettre a subi une cassure diagonale aboutissant à l'extrémité du jambage supérieur recourbé; ce dernier a été entamé, mais reste encore visible sur l'estampage. On pouvait d'ailleurs, a priori, supposer que *Balyá* était la fille du vieillard qui lui tient compagnie.

Ce double portrait me suggère une modeste recommandation à l'adresse des archéologues que leurs études ou leurs fonctions mettent à même de comparer entre eux un grand nombre de bustes géminés de même nature. Sur plusieurs de ces monuments funéraires, comme sur

(1) Ce nom de femme a été relevé par M. Chabot sur une épitaphe des environs de Birédjik (*JA.* 1900, II, p. 282). M. Lidzbarski (*Éphem.*, I, p. 213, 214) et avant lui M. Fränkel (*JA.* 1901, I, p. 991) l'ont rapproché, les premiers, de עתי, n. pr. fém. palmyrénien.

(2) Cf. Duval, *Littérat. syriaque*, p. 337. A rapprocher peut-être de *Balai* le n. pr. Βάλας (*Waddingt.* 2260).

(3) *Ib.* Doreid, p. 322; Wüstenfeld, *Register*, p. 160; etc.

le nôtre (cf. en dernier lieu le buste des RR. PP. Blancs à Jérusalem, *RB.* 1902, p. 94), on remarque que le fond de draperie à palmes n'est attribué qu'à un seul des deux personnages. Si l'on ne peut pas toujours en déduire, comme dans notre cas, que la personne en question était la plus élevée en dignité, grade, âge, etc., ne pourrait-on pas, au moins dans quelques cas particuliers, faire servir cette donnée artistique à indiquer laquelle des deux personnes était morte la première? Il est vrai que, très souvent, cela n'aurait pour l'archéologie qu'un intérêt médiocre, pour ne pas dire tout à fait nul; mais cette détermination pourrait aussi parfois lever bien des doutes et aider à la solution de difficultés d'ordre divers. Il est vrai encore que pareille conclusion entraînerait un corollaire étrange ou, tout au moins, contraire à l'esthétique : en effet, il faudrait, semble-t-il, supposer que le sujet mort en dernier lieu n'avait pas été encore sculpté sur la pierre portant déjà l'image de son compagnon. D'autre part, je ne sais pas que pareille singularité plastique se soit jamais rencontrée, et rien ne fait prévoir qu'on ait des chances de la relever. Mais le prétendu corollaire ne va pas de soi. Parmi les combinaisons qui le détruisent, il en est une plus que vraisemblable : ne pourrait-on pas admettre que la personne ayant fait les frais du monument funéraire, se faisait, suivant en cela une coutume générale dans l'antiquité, représenter *de son vivant* à côté de la personne aimée qu'elle venait de perdre? Sa propre épitaphe pouvait elle-même être également gravée de son vivant. Il est encore vrai que, dans bien des cas, comme par exemple dans la pierre funéraire reproduite par la *Revue biblique*, *l. c.*, les deux bustes semblent avoir été sculptés après la mort des deux Palmyréniens dont ils consacraient le souvenir; mais ici, comme ailleurs, les épigraphes ont pu être ajoutées après coup.

Au reste, l'examen de nombreux spécimens de ce type et d'autres conduirait naturellement à les répartir en plusieurs classes ou groupes, susceptibles, à leur tour, de subdivisions plus détaillées. En particulier, il conviendrait d'établir un relevé général de tous les bustes *anépigraques* de bonne facture, simples ou géminés, et, autant que possible, de noter pour chacun les conditions de la trouvaille. Comme tous ces monuments sont des *portraits* ou prétendent l'être, il paraît hautement vraisemblable qu'un grand nombre d'entre eux ont dû être travaillés du vivant même des personnes. La plupart ont quelque chose de si vivant et trahissent si peu un art de commande, que l'on s'expliquerait difficilement leur confection après la mort du sujet. Du moins est-il permis de supposer que maintes familles de Palmyre tenaient à honneur d'appeler l'artiste et de faire sculpter à l'avance les

différents membres qui la composaient, pour laisser successivement aux survivants un souvenir aussi fidèle que possible. Cela expliquerait à souhait pourquoi un grand nombre de ces représentations ne portent aucune inscription, bien que la place pour l'y tracer ne leur ait pas manqué (1). Il serait, par ailleurs, bien téméraire de croire que ces bustes étaient tous fabriqués à l'avance et attendaient des acquéreurs : la laideur de certains types ne laisse aucune ombre de vraisemblance à pareille opinion. Mieux vaudrait supposer, et le cas a dû se présenter journellement, que lorsqu'un artiste avait échoué dans le portrait qu'il venait d'exécuter, son buste lui était retourné et lui restait en magasin. Une bonne partie des sculptures palmyréniennes anépi-graphes que l'on recueille aujourd'hui tiendraient probablement leur origine de ce fait moralement certain, et applicable, avant tout, aux bustes féminins.

On recueillerait ainsi plus d'un trait de mœurs digne de fixer l'attention et même de jeter un jour indirect sur la vie et le caractère des autres races sémitiques. La coquetterie indéniable de ces Palmyréniennes de tout âge et de toutes conditions, viendrait contraster avec la mâle sincérité de leurs maris, de leurs frères, et, pour tous, éclaterait une singulière familiarité avec la pensée de la mort. Du fils chéri qui, à la tête d'une caravane, s'enfonçait dans les steppes de la Syrie ou le lointain désert de l'Arabie, une mère angoissée, mais prévoyante, était jalouse de garder la mémoire fidèle; et si Malakbel ou Aglibôl, Atargatis ou Allât avaient été sourds à ses prières, il lui restait encore la suprême consolation d'ajouter à l'image muette le nom de celui qui n'était pas revenu!

En traçant cette ébauche bien imparfaite de ce que pourrait fournir au folk-lore palmyrénien l'étude attentive des monuments funéraires aujourd'hui si communs dans tous les musées et les collections privées, nous n'entendons pas soutenir que jamais un portrait n'ait pu être exécuté après le décès du sujet reproduit; nous avons même fait suffisam-

(1) C'est même si vrai que les faussaires de nos jours s'exercent à remplir eux-mêmes le pieux office resté inachevé. J'ai eu, il y a quelques mois, l'occasion de m'en assurer à nouveau dans une salle de l'*Hôtel d'Orient* de Beyrouth, où l'on conserve quelques antiquités palmyréniennes. — A côté de ce buste à épigraphe *moderne*, il en est un autre, de femme, dont l'inscription est réduite au seul mot בררת, et un troisième, dont le texte a été déjà recueilli (*JA.* 1900, II, p. 250). La copie que j'en ai prise, sans me douter de ce dernier fait, diffère un peu de celle de M. l'abbé Chabot. Lig. 1, j'ai lu בררתה, mais j'ai pu me tromper; par contre, à la lig. 3, le N n'a certainement pas la forme que lui donne le fac-similé de la planche (p. 228, n° 30), mais bien à peu près la suivante, N, qui le ferait confondre très facilement avec un ן ou un ן, sans l'existence du ן, de forme régulière, du premier nom propre. Il n'était pas tout à fait inutile de signaler cette particularité paléographique, ou, si l'on veut, cette déformation graphique.

ment ressortir la possibilité et la fréquence du contraire. Ce serait aller contre des faits positifs, dont le plus saillant est l'existence d'épithames portant l'année, le mois et le jour de la mort (1). Mais ces faits mêmes, examinés de plus près, amèneraient, à leur tour, de nouvelles conclusions : par exemple, celle de la grande extension à Palmyre des arts du dessin et de la peinture, ou encore de l'usage de conserver les morts au grand jour, un temps relativement considérable avant leur enfouissement ou leur embaumement, etc., etc. L'on voit, par là, quel intérêt offrirait la classification, même provisoire, de tous ces monuments qui n'ont pas encore livré à l'archéologue leurs menus enseignements.

Pour en revenir au sujet particulier qui a provoqué cette digression, il semble du moins établi que le seul motif esthétique est incapable de rendre compte de l'*unique* draperie dans les bustes géminés. Par suite, la détermination des a valeur exacte ne manquerait pas d'un certain intérêt archéologique. La palme, qui revient si fréquemment, soit comme garniture de la draperie, soit comme attribut ou symbole, mériterait aussi une attention spéciale : j'en appelle seulement aux efforts tentés pour concilier la double dénomination de *Palmyra* et de *Tadmor*.

S. RONZEVILLE, S. J.

Beyrouth, février 1902.

(1) J'en publierai une nouvelle dans la suite de ces notes.